

En début de carrière centcoliste, j'avais écrit un récit de ma montée au Sanetsch pour mon 1000ème col. Mille cols, c'était un 'chiffre', un jalon remarquable. Ensuite, j'ai bien enregistré le passage au 2000ème mais, noyé au milieu de cols catalans, lors du séjour à Ripoll, ce col n'avait rien de remarquable. Encore était-il un col, ce qui n'est pas toujours le cas des innombrables catalans. Puis, les 3000ème et 4000ème cols m'ont échappé. Blasé ? Non. J'aime les chiffres mais je ne fais pas très attention aux nombres, aux quantités. Pourtant, chaque année produit sa liste, et donc un total, mais je ne m'y arrête pas suffisamment pour l'avoir présent à l'esprit. J'aime m'abstraire des chiffres et des quantités lorsque je vais décrire les parcours que j'ai tracés ou que l'on m'a proposés. Je tends à ignorer les kilomètres parcourus, à parcourir ; la dénivelée restante (sauf si je me sens las), voire l'heure et les cols prochains. Parfois, j'en oublie. Je n'ai pas assez regardé ma feuille de route, mon gps, et je rate un aller-retour. Car je préfère avoir l'esprit libre, ouvert et vagabond. N'est-ce pas une des raisons de cheminer, de gyrovaguer par monts et par vaux, dans toute randonnée ?

Selon Bossuet, *"quiconque donc s'attache au sensible, il faut qu'il erre nécessairement d'objets en objets et se trompe pour ainsi dire, en changeant de place ; ainsi la concupiscence, c'est-à-dire l'amour des plaisirs, est toujours changeant, parce que toute son ardeur languit et meurt dans la continuité, et que c'est le changement qui le fait revivre. [...] Inconstantia, concupiscentia. Voilà ce que c'est que la vie des sens. Cependant, dans ce mouvement perpétuel, on ne laisse pas de se divertir par l'image d'une liberté errante."* Avec notre vélo, ne sommes-nous pas exemplairement attachés au sensible, aux plaisirs et à la concupiscence des cols ? Les changements de développement et de pente, de massifs et de cols, comme d'angles de vision, ne sont-ils pas une antidote à la continuité, une relance de l'ardeur en une tension vers le mouvement perpétuel espéré, jusqu'au sentiment d'une liberté errante ?

" C'est une épineuse entreprise, et plus qu'il ne semble, de suivre une allure si vagabonde que celle de notre esprit, de pénétrer les profondeurs opaques de ses replis internes, de choisir et arrêter tant de menus airs de ces agitations " précise Montaigne. C'est en quoi un vélo se révèle une boussole précieuse en cette entreprise. Nous suivons les plis de la montagne et y résonnent les cheminements des pensées et des sensations. Leurs entrelacs. Nos tensions physiques ne sont-elles pas provoquées par cette écorce montagneuse, elle-même concrétion et cristallisation des tensions de la tectonique des plaques ? *"D'où viennent les plus hautes montagnes ? "* se demandait Nietzsche, avant de poursuivre : *"J'ai appris qu'elles viennent de la mer. Ce témoignage est écrit dans les rochers et les pins de leurs sommets. C'est du plus bas que le plus haut doit atteindre son sommet."* C'est donc du sol qu'on peut atteindre au subtil. *"C'est au pied que résident pour l'homme rêvant les forces volantes."* (Bachelard). Garder le contact avec le sol et voguer dans l'aérien, mon vélo s'y affronte et m'y exerce. Le sol donne l'impulsion pour la montée. Le vélo est ainsi une interface entre le tellurique et l'empyrée mais aussi entre visible et invisible. Conciliateur des forces animales et des forces spirituelles, il articule sensations et pensées. En ses engrenages, émerge la réciprocité du sentir et du mouvoir. Il joue (se joue) d'un déséquilibre ouvert afin d'atteindre cet écart créatif entre pesanteur pétrifiée et dispersion volatile. Non sans risque, entre deux figures, celle d'Antée, collé au réel, et celle d'Icare, carbonisé.

J'aime les potentialités de chiffrage du chiffre. Pour le 1000ème, je cherchais un lieu qui soit quelque peu hors de l'ordinaire. Et grâce au partage de la liste de discussion, j'avais trouvé celui qui serait mon bonheur du moment. Le Sanetsch est un col en impasse, pour qui veut le traverser en roulant. Ensuite, on peut emprunter un téléphérique. A cette époque, il comportait un tunnel non éclairé, dans lequel j'ai quelque peu erré jusqu'à me heurter au dur réel de ses parois. Et puis, il y eut la rencontre inopinée avec Pierre, un centcoliste, que je ne connaissais pas à l'époque. Par la suite, nous avons pu établir que, lors du PBP que nous avons effectué, nous étions arrivés à Guyancourt dans le même petit groupe.

Alors, que faire, que choisir comme parcours pour le 5000ème ? A ce moment-là, m'étant retiré du monde du travail et de ses astreintes, j'avais commencé à me diriger vers des horizons plus lointains. Un frère, en Nouvelle-Calédonie, un autre à Santiago du Chili. Deux occasions déjà d'aller rouler ailleurs. Après le paso San Francisco (4726) et le portezuelo Paranal (4836), j'avais tenté un 5000 au Chili, au nord de l'Atacama. Mais à partir de 4600, il n'y avait plus de piste. Et, si j'ai voulu pratiquer, comme en Europe, le poussage de mon vélo dans une *quebrada*, cela s'est finalement avéré impossible, tant le col apparemment proche, deviné du regard derrière un repli de la montagne s'est révélé inaccessible en pratique par les heures de marche qu'il nécessitait. La limpidité de l'air donne les horizons à portée, quand ils sont dans un infini lointain. J'avais pu tout de même accéder à l'échelon des 5000 m en même temps qu'admirer la course anxieuse d'un *guanaco*, rapidement alerté de ma présence, dans un désert de silence.

Et pourquoi pas un 5000 pour le 5000ème ? L'idée a germé, il me fallait trouver un lieu propice. L'Himalaya s'imposait, forcément. J'avais déjà rêvé de joindre Kathmandu à Lhassa et j'avais lu des récits de cyclistes sur ce

parcours. Dont l'un m'avait marqué car son auteur expliquait que, pour déjouer les surveillances chinoises, il dormait sous les ponts, entre autres endroits cachés, et partait le matin à l'aube sur la piste. Il roulait en catimini. Par contre, je savais qu'il y avait des 5000 au Ladakh et qu'en territoire indien, plus démocratique, il devait être possible de s'aventurer. Donc le Ladakh, au Jammu et Cachemire. Finalement je partirais avec trois Anglais – moi qui ne comprends pas grand-chose (euphémisme) de leur langue et n'en bafouille que quelques miettes – sur la route/piste Manali – Leh. De l'Himachal Pradesh à la capitale du Ladakh dans le Jammu et Cachemire.

De Manali (2000), nous aurons gravi le Rohtang La, à près de 4000 m, sous la mousson, coincés par de nombreux camions et toutes sortes de véhicules hétéroclites qui se doublaient, se croisaient en se doublant, se dépassaient en se croisant – tous unis (ou désunis) par un même '*struggle for the life*' (ou *for the dead*) – et, tous ensemble, nous poussaient vers le parapet. Le problème, c'est que de parapet, il n'y avait point. C'était l'abîme, la confusion. Par moment, je m'arrêtais pour laisser passer le flot, ses flux et ses reflux, afin de ne pas me retrouver au plus bas. Avec la pluie incessante, c'était aussi des boues qui envahissaient la route par endroits, et la dégradaient. La descente fut épique – route emportée, piste de boue, travaux et embouteillage. Après le Rohtang La, nous ne subirons plus la mousson et jouirons d'un plein soleil.

Au pied du Rohtang La, nous accédons à la vallée de la Chandra, que nous allons remonter par le NO jusqu'à Keylong – laissant une partie du trafic partir vers le SE, la Spiti, voire Shimla –, pour suivre, depuis Tandi, la Bhaga jusqu'au Baralacha La (4928), d'où elle provient. En descendant, nous longeons la Yunam jusqu'à Sarchu où elle rejoint la Tsarap. Sarchu est une importante place d'échanges sur une ancienne route de la Soie. Nous quittons la Tsarap pour grimper le premier 5000, le Lachulung La (Lungalacha La, 5059) puis suivre la Chok jusqu'à Pang. Toutes de magnifiques vallées, émaillées de *check points*, de ponts en construction, de stupas et de nombreux groupes de Dalits qui consolident la route en cassant les rochers avec des masses (Cayenne). Je m'arrête souvent auprès d'eux car ils aiment être considérés autrement que comme des Intouchables et j'aime simplement échanger des sourires et des signes avec eux.

A Pang, on rejoint le confluent de la Toze Lungpa et de la Sumkhel Lungpa. Nous faisons étape à Pang (4550) mais comme cela fait deux nuits que je dors très très mal, à 4250 et 4300 m, qu'ensuite nous devons faire étape au lac Tso Kar, à 4650, j'ai décidé, après de longues palabres intérieures, de modifier mon itinéraire. Je me fais conduire en jeep à Lato (3985 m), shuntant l'étape du lac Tso Kar, quittant temporairement mes trois jeunes compagnons anglais.

Jusqu'à aujourd'hui, je n'avais jamais renoncé à mener à bien un projet établi, c'est donc une première. J'en suis un peu blessé mais je ne peux envisager de repasser deux nuits aussi mauvaises que les précédentes. Je m'accorde que je n'ai plus 20 ans et que je dois écouter mes sensations. Je me reconforte en me persuadant que j'accède à une forme de sagesse (on est en pays bouddhiste!) car l'esprit a plus d'un tour dans son sac pour se trouver des justifications. En un pli de ma psyché, se tapit aussi l'idée que Lato est au pied du Tang Lang La (5328) et qu'ayant trois nuits à passer là-bas (l'itinéraire, après le lac Tso Kar, passe par Lato où une étape est prévue) peut-être trouverais-je occasion ('kairos') et des ressources pour aller au convoité Tang Lang La.

A Lato, le gîte est très modeste, la cuisine succulente et je me retrouve avec beaucoup d'Indiens contents de voir un étranger. On baragouine inenglish. La première nuit, réparatrice. Le lendemain, je vais explorer les environs puis je repère le trajet possible. Le soir, le temps se gâte et il pleut. Je suis inquiet pour le grand jour. Je dors à nouveau mal, plus à cause de l'anxiété de la montée qui m'attend que de l'altitude, sans doute. Je dois emmener pas mal de choses car il me faut prévoir la pluie, le froid et la chaleur, et la soif. En ces contrées, on peut rencontrer les quatre saisons dans la même journée, dit-on. Toujours bien boire en altitude et, s'il fait chaud, il faut d'autant plus d'eau. Je m'hydrate beaucoup avant le départ et j'emmène trois litres d'eau dont je viendrais (presque) à bout.

La route est en train de sécher et le temps est au gris, lorsque je démarre. Il fait relativement doux. Au bout de 5 km, je suis déjà arrêté pour prendre en photo une équipe de nettoyage autour de son camion citerne. Je ne sais pas distinguer les hommes des femmes car ils/elles portent des masques de protection et des tenues unisexes. Ce sont sans doute des Dalits, que je photographie. Nous échangeons force saluts et sourires, n'ayant d'autre langue commune. A Rumtse, la route, suivant la vallée de la Gya, affluent de l'Indus, bifurque vers le SSE et le vent de face m'assaille. La route se met à monter un peu plus mais la pente reste douce. Les villages dépassés, je commence à me sentir dans mon élément, entrant dans la phase d'approche du col. La montée au Tang Lang La ou encore Taglang La peut être divisée en 3 tronçons. La phase d'approche, c'est à dire la montée dans la vallée jusqu'aux premiers lacets qui partent sur la gauche. Vient la phase des lacets. Une première série de lacets, courts, suivie d'une deuxième série où les boucles sont beaucoup plus largement étendues. Enfin une longue courbe, toujours montante, suit le vallon et ses plis sous la crête pour parvenir au col proprement dit.

S'il n'y a pas de soleil, le temps n'est pas menaçant. Quelques nuées sur le sommet du col s'y délassent simplement. Mon anxiété a sa source dans la dénivelée articulée à l'altitude. Gravier 1520 m vers les cieus et dans la raréfaction grandissante de l'air va-t-il me mener au bardo ou chez Hadès ? Au paradis miltonien ou au goulag ? Ou plus simplement me faire redescendre piteusement sans accès à la terre promise ? Alors, je me raccroche aux nombres. Les chiffres de la dénivelée deviennent mes guides. Je m'accorde un arrêt à 4500 m, ensuite je verrai

avec des tranches de 200 ou 300 m. Puis je m'absorbe dans les alentours. Le regard tantôt se tourne vers le haut en vue d'apercevoir le passage, le point sommital où je dois émerger et m'ériger, tantôt vers le sol pour y puiser concentration dans l'énergie à développer. Mais aussi, le plus souvent, le regard tantôt prospecte l'alentour, tantôt vague et divague à partir des curiosités géophysiques et des productions humaines singulières. Notre montée emprunte aux deux grandes caractéristiques de l'iconographie chrétienne, celle de l'ascension christique comme celle de l'assomption virginale. Ce n'est pas pour autant un chemin de Croix, hormis quelques cas passionnels de courses de côte (Jarry). Bon, je cesse là "Médée Sisyphe" réflexions, comme disait mon ami Cyclobasse, amateur de calembours et de contrepets. A 4829 m, je fais un arrêt inopiné. Une palanquée de camions militaires s'annonce avec fracas mais surtout porteurs de fumées dévastatrices. Ce ne sont pas les fumeroles de l'Eden promis, elles sentent la peste luciférienne. Dans le lacet, un talus propice me tend son abri. J'en profite pour boire et manger, quelques tâches essentielles du cycliste. Une fois la rumeur éteinte, je reprends mon soliloque. Et mon écriture solipsiste, celle de soi sur le corps du monde : ne décrivons-nous pas des boucles, des pleins et des déliés sur les sinuosités du monde, monts et talwegs, plis et mamelons ? Absorbé par les ruminations de mon petit théâtre intérieur, j'ai dépassé la courbe des 5000 sans m'en apercevoir. Il faut dire que je flâne et que la pente est douce comme une berceuse. De temps en temps, je lance un regard vers le creux du col. J'ai deviné où il se situait et je peux accrocher là un harpon symbolique à partir duquel je n'ai plus qu'à remonter le fil qui m'y relie. Sans me hausser du col, je me hausse vers le col. Ce point tellement aimanté par le désir d'y accéder qu'il m'allège de ma gravité. Si je dissémine mon souffle, c'est bien pour récolter des étoiles. Depuis un moment déjà, je me sens dans mon élément, comme tout grimpeur. Dorénavant, la vallée flotte et scintille tout en bas.

Enfin, j'accède au dernier tronçon, une longue ligne parallèle à la crête (ou presque), qui joue à désarticuler mon rythme par ses ondulations incessantes. Le revêtement se dégrade et je dois sortir de mes nébuleuses cogitations. Il y a là des Dalits, qui s'occupent à entretenir une route pour que je puisse cheminer tout à mon aise. Alors, je m'arrête et me lance dans le langage des signes. Eux aussi. Ils sont tout sourires. Je suis fasciné par leur maniement en doublon de la pelle. L'un la tient par le manche, traditionnellement, et un(e) autre tient une corde, laquelle est rattachée à la jonction manche/pelle. Rituellement, le second protagoniste tire sur sa corde pour s'allier à la manœuvre. Il y faut un tempo, que pour ma part je n'ai plus depuis les ondulations du dernier tronçon – qui me paraît d'ailleurs bien long.

5183 m, les Dalits ou Harijans comme les dénommaient le regretté Mahatma. Parti de Lato, la bien nommée, je me suis trouvé immédiatement sous des auspices artémisiens et apolliniens. A mesure de l'ascension, je pensais voir se lever le voile de Maya pour l'accession à d'autres mystères. Ce furent des vues enchanteresses et l'allégresse de l'air. Je m'en suis remis à Hermès, protecteur des voyageurs et des voleurs, qui me conduit maintenant au pied du dernier arpent. Une camionnette s'arrête à ma hauteur et j'entends force vivas et félicitations. C'est Arjuna* – bientôt suivi des Anglais – qui descend vers Lato. Il me croyait souffrant au gîte, les attendant l'âme en peine et il est heureux de me voir là, sur ce versant plus conséquent. Mes trois compagnons anglais sont au col, arrivés par l'autre versant. Je termine mon ascension dans quelques nuées et la gadoue, la fraîcheur aussi, qui m'empêchera de flâner tout mon saoul sur les lieux plus ou moins sacrés du col Tang Lang, au milieu des guirlandes tissées de prières bouddhiques. Ni paradis, ni enfer. Ni bardo, ni Eveil. Pas de délivrance non plus, je me sens très bien dans ma vieille carcasse, envahie par une vraie joie, roborative. La descente ne prendra son plein envol que dans le dernier tronçon, dans le goulet d'étranglement où le vent, cette fois favorable, m'emportera vers le gîte et sa chaleur grégaire. C'est alors que je ressens pleinement que nos roues poursuivent indéfiniment leur mouvement, sans doute de ne pouvoir se déployer selon leur segmentation. Leurs jantes sont rivées. Pieds et tête accolés, les roues se sont mises en boule et ne peuvent plus arrêter cette colère qui les anime. C'est pourquoi toujours elles tournent, tournent, tournent, pour notre plus grand plaisir.

Hubert Court

CC 5600

* personnage éminent de la Bhagavad Gitâ, épopée de la mythologie hindoue. Guerrier doutant de la justice de la guerre, mixte d'Achille et d'Ulysse, il est conseiller par Krishna

